

chaque cas, elle nous indique la véritable valeur des différents symptômes, elle nous permet de reconnaître beaucoup plus de relations et interdépendances entre les différents états de l'organisme que nous ne pouvions le supposer. Grâce à elle de nouveaux problèmes peuvent être posés et des problèmes contradictoires et non-résolus encore être mis au clair et parfois même résolus. Elle nous fait comprendre l'infinie variabilité des réactions biologiques et le polymorphisme des manifestations pathologiques. Elle met en lumière toujours le fait de la continuité de tous les phénomènes vitaux. Elle nous mène à envisager l'organisme en entier sans que nous nous arrêtions à un état pathologique local et elle nous mène à comprendre que, chaque partie ou chaque organe étant en corrélation directe avec la totalité de l'organisme, ne peut par conséquent être altérée qu'en tant que partie de cette totalité ou collectivité; que l'altération d'une partie ou d'un organe dépendra donc de la constitution du tout, du corps en entier; que chaque irritation d'une

partie organique est en corrélation directe avec l'état de l'organisme en entier, et en corrélation indirecte avec toute autre irritation partielle ou tout autre état partiel et que cette corrélation indirecte ne peut être transmise que par l'état total.

Elle préservera en tout cas le médecin qui n'a pas encore perdu l'habitude de réfléchir, de n'envisager la vie normale et pathologique que d'après des schémas qui ne paraissent commodes qu'aux esprits simples et qui ne sont qu'une caricature de la vérité. Elle nous ramène à la saine empirie, à la constatation des faits réels accessibles à la critique expérimentale. Avec elle nous n'encourrons jamais le danger de nous faire une idée a priori de l'organisme et de ses manifestations vitales.

La physique moderne ne peut plus se passer de la méthode statistique. La médecine de l'avenir en aura besoin davantage encore.

---

## Vilfredo Pareto †.

---

Le 20 août 1923 est mort, à Céligny, Vilfredo Pareto.

Il y a des hommes — ils sont de toute rareté — qui semblent être doués d'un naturel si heureux et surtout d'une vitalité si exubérante que notre esprit borné les juge aisément immortels. Vilfredo Pareto était de ceux-là. Aussi la mort de ce vieillard souffrant, mais plein d'énergie et de vigueur, pour lequel la journée de huit heures n'était qu'une ineptie, et dont la conversation brillante avait des ressources inépuisables, nous a frappé comme une chose inouïe, contre nature, monstrueuse. Tandis que la plupart des érudits, en dehors de la tour d'ivoire de leur domaine scientifique, sont de pauvres hères, M. Pareto inspirait personnellement les mêmes sentiments que M. Pareto écrivain. Il avait vraiment en lui toute l'étoffe d'un «grand homme».

Le marquis Vilfredo Pareto naquit à Paris en 1848. Sa mère était Française; son père, patriote italien exilé pour ses indomptables idées républicaines et surtout anti-piémontaises, appartenait à une ancienne famille patricienne de Gênes qui avait donné à la patrie maints banquiers de renom et plusieurs hommes d'Etat. Après avoir été élève de l'Ecole des Ingénieurs à Turin et en être sorti diplômé en 1870, le jeune Pareto s'installa à Florence, où il se plongea d'abord dans les «faits» de la vie économique. Il déploya son activité et son talent d'organisation en dirigeant l'administration d'une compagnie de chemin de fer, et ensuite une grande usine à fer, une des plus grandes entreprises industrielles de la

Toscane. Cependant, il ne négligea non plus, dans cette période de sa vie, la science économique, ni même la bonne société. Ainsi, encore fort jeune, il fut nommé membre de l'Accademia dei Georgofili, et fréquenta, en homme du monde accompli comme en sociologue profond, le fameux salon de la comtesse Emilia Peruzzi.

C'est en 1892, qu'un groupe d'hommes d'Etat et de professeurs du canton de Vaud se rendit personnellement à Fiesole, pour offrir à Vilfredo Pareto, qui avait alors quitté la *praxis* pour s'adonner entièrement aux études scientifiques, la chaire d'économie politique de l'Université de Lausanne, vacante après la mort de Léon Walras. Dès lors, l'économiste génois compte, en quelque sorte, parmi les économistes suisses. On sait que M. Pareto est devenu, après Walras, le chef attitré de l'Ecole de Lausanne, qu'il a représentée, comme l'a remarqué fort bien M. Charles Gide, moins comme finaliste (qu'il n'a guère été) que comme économiste-mathématicien. Là, il a pu enseigner, à une génération de jeunes Suisses, les principes de l'économie politique et les bases de la sociologie. C'est à Lausanne qu'ont pris origine les publications qui devaient rendre leur auteur célèbre; c'est là qu'apparaît, en 1896, son *Cours d'Economie Politique* (en français), et, en 1907, son *Manuel d'Economie Politique* (précédé, en 1906, par l'édition italienne). Dans ces livres M. Pareto a eu le grand mérite de déterminer les conditions préalables et générales de l'équilibre économique et de donner la mesure pour se mettre

à l'abri des illusions et des sophismes surannés qui pululent dans notre science. En attendant, M. Pareto fit publier en 1902, à Paris, *Les Systèmes Socialistes*, ouvrage en deux volumes, dans lequel il ne se montre pas seulement penseur pessimiste et critique à l'égard du socialisme, mais aussi à l'égard de la démagogie démocratique. Les idées publiées dans ces livres rendent l'adhésion enthousiaste que leur auteur devait donner en 1922 au fascisme, à beaucoup de points de vue, logique et plausible. Une grave maladie qui força M. Pareto de se retirer de l'enseignement, ne fut point à même d'entraver sa pensée. Travailleur acharné, sa villa Angora, aux bords du lac Léman, à Céligny (Genève), devenu le but d'un incessant pèlerinage d'intellectuels appartenant à tous les pays, se transforma vite en une forge puissante d'où le forgeron fait sortir durant plus de trois lustres, un nombre presque innombrable d'ouvrages scientifiques et politiques de toute espèce et de toute dimension. Nous n'en nommerons que le *Traité de Sociologie Générale* (édition italienne et française [1917], cette dernière chez Payot, à Lausanne).

En 1917, l'Université de Lausanne invita le monde scientifique universel à célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'enseignement du grand économiste qui touchait alors presque à sa soixante-dixième année. Le jubilé, auquel prirent part de nombreux savants, accourus de tous les coins de l'univers embrasé, et où furent présentes toutes les Universités suisses, constitua une preuve éclatante de l'estime, voire de l'admiration générale dont Vilfredo Pareto était entouré <sup>1)</sup> en dépit du grand nombre d'ennemis dus à l'extrême intransigeance de sa

véracité scientifique et aux formes tant soit peu tranchantes de son esprit moqueur.

Le but principal de l'œuvre de M. Pareto a toujours été d'appliquer aux sciences sociales, dont les sciences économiques ne sont qu'une partie, la méthode expérimentale qui a engendré de si brillants résultats dans les sciences naturelles. Voilà pourquoi M. Pareto, tout en donnant au sentiment, au devoir, à la foi, à l'idéalisme de n'importe quel courant politique, scientifique ou religieux, la plus grande importance pour la vie humaine et la vie des peuples (en estimant que ce n'est que le sentiment qui pousse l'homme à l'action et l'empêche de se livrer au marasme et à la fainéantise), a jugé toujours sa tâche principale de ne rechercher, lui, que ce qu'il appelait la réalité expérimentale. Aussi a-t-il fait, dans ses nombreux livres, continuellement des efforts suprêmes pour trancher sur la question, à savoir d'établir, et parfois même avec le dernier rigorisme, la profonde différence qu'il y a entre l'idéologie et la morale (le fameux «vertuisme») d'une part, et la science implacablement exacte, de l'autre. M. Pareto n'a, en effet, jamais ménagé ses railleries à l'adresse de ce qu'il appelait l'«économie littéraire», et il a inventé toute une terminologie ingénieuse pour dévoiler les sentiments et les appétits qui avaient réussi à se faufiler, déguisés en critères scientifiques, dans le Temple de Minerve. Toutes les théories qui ont rendu connu le nom de M. Vilfredo, se rattachent, en définitive, à cette base: la loi des propositions définies, la distinction entre la notion de l'utilité et celle d'ophélimité, la théorie sur la genèse de la rente découlant de la difficulté de transformer l'épargne en capital, la loi de l'assimilation de la production à l'échange.

*Robert Michels.*

---

<sup>1)</sup> Cfr. Gino Borgatta: *L'opera sociologica e le feste giubilari di Vilfredo Pareto*. Torino, 1917, S. T. E. N., et le *Jubilé du Professeur Vilfredo Pareto*, 1917. Lausanne, 1920, Impr. vaudoise. (Publié par l'Université de Lausanne.)